Le hareng et le pain (extrait).
Varlam Chalamov

« Le hareng, on ne le mange pas, on le lèche. On le lèche, et la queue disparaît petit à petit des doigts. Restent les arêtes : alors on mâche les arêtes avec précaution, avec parcimonie, et les arêtes fondent et disparaissent. Après on s'attaque au pain (le matin, on reçoit cinq cents grammes de pain pour la journée), on en arrache de minuscules morceaux que l'on met dans la bouche. Tout le monde mange son pain sur-le-champ : ainsi, personnes n'ira le voler ni le prendre de force ; d'ailleurs on est incapable de le garder. Seulement il ne faut pas se dépêcher, il ne faut pas le faire passer avec de l'eau, il ne faut pas le mâcher. Il faut le sucer comme du sucre, comme un bonbon. Après, on peut prendre un gobelet de thé : une eau tiédasse noircie avec de la croûte de pain brûlé ».

On a mangé le hareng et le pain, on a bu le thé. On a soudain très chaud, on n'a envie d'aller nulle part : on voudrait se coucher. Mais déjà, il faut s'habiller, passer le blouson matelassé qui a servi de couverture, attacher à l'aide de ficelles les semelles des bourki en coton piqué et déchiré, des bourki qui ont servi d'oreiller, et il faut se dépêcher, car les portes sont de nouveau ouvertes et, derrière la clôture de barbelés de la courette, il y a les hommes d'escorte et les chiens ».

Chalamov Varlam. Récits de la Kolyma, Paris, éd. Verdier (extrait édition française), 1515 pages, 2003, p. 120-121. Voir aussi « Le gant », p. 1245-1281 et la postface de Michel Heller, p. 1482-1491.